

## Le temps et la mémoire dans *Le testament français* d'Andreï Makine

Erzsébet HARMATH

Cette langue que ma mère appelait en plaisantant « ta langue grand-maternelle ».<sup>1</sup>

Andreï Makine

Andreï Makine, écrivain franco-russe, appartient aux écrivains migrants francophones. L'œuvre de ces écrivains, qui se trouvent entre deux civilisations, deux époques, et deux cultures, témoigne des enjeux culturels qu'ils créent dans une société d'accueil qui n'est pas la leur et dont ils ne partagent pas la culture d'origine.

Avec Makine et les écrivains francophones, nous sommes au cœur de la « littérature mineure », laquelle selon la définition de Gilles Deleuze<sup>2</sup> « n'est pas celle d'une langue mineure, plutôt celle qu'une minorité fait dans une langue majeure »<sup>3</sup>. Dans leur étude, Deleuze et Guattari analysent la littérature mineure, qui a trois caractéristiques principales. Premièrement la déterritorialisation de la langue, qui arrive lorsqu'une langue dite mineure est utilisée comme langue de communication et langue d'écriture ; ensuite le branchement de l'individuel sur l'immédiat politique, quand le milieu social sert à « l'affaire individuelle »<sup>4</sup> de décor et l'influence ; et enfin, la littérature mineure devient une affaire collective, l'écrivain devient le porte-parole du peuple, et la littérature sera chargée de l'énonciation collective produisant une solidarité active des gens. Ainsi la littérature devient « l'affaire du peuple »<sup>5</sup>.

Venus d'ailleurs, les œuvres littéraires subissent l'influence du nouveau lieu. Fulvio Caccia<sup>6</sup> les appelle œuvres « migrantes » et non pas « immigrantes », car la formule « immigrante » lui paraît trop restrictive, mettant l'accent sur l'expérience et la réalité même de l'immigration, de l'arrivée au pays, de son installation difficile, ce temps assez long pour l'accoutumance alors que « migrante » insiste davantage sur le mouvement, la dérive. La rencontre des cultures qui se produit sur la terre choisie se manifeste particulièrement dans les textes littéraires où se lient langue, image et thématique du pays perdu et de la terre promise.

<sup>1</sup> MAKINE, Andreï, *Le testament français*, Paris, Mercure de France, 1995, p. 17.

<sup>2</sup> DELEUZE, Gilles – GUATTARI, Félix, « Qu'est-ce qu'une littérature mineure? », in *Kafka : Pour une littérature mineure*, Paris, Minuit, 1975, p. 29-50.

<sup>3</sup> Ou autrement : « littérature migrante » selon la conception des écrivains immigrés définie lors du colloque *D'autres rêves*, Actes du Séminaire international du CISQ de Venise, (15-16 oct. 1999, textes réunis par Anne de Vaucher Gravili), Venise, Supernova, 2000.

<sup>4</sup> DELEUZE – GUATTARI, *Op. cit.*, p. 30.

<sup>5</sup> *Journal*, le 25 décembre 1911, p. 181. « La littérature est moins l'affaire de l'histoire littéraire que l'affaire du peuple ». *Ibid.*, p. 32.

<sup>6</sup> CACCIA, Fulvio, « Les écritures migrantes entre exotisme et éclectisme », in *D'autres rêves*, *Op. cit.*, p. 75.

En tout cas, il y a une double influence, celle du lieu d'origine et celle du lieu d'accueil : lorsque les deux espaces exercent un effet l'un sur l'autre, ce sont deux univers complètement différents. Makine immergé dans sa nouvelle culture française voit sa culture d'origine russe modifiée devant l'obligation de s'adapter et, en modifiant sa culture, il modifie également la culture d'accueil. Son écriture enrichit la littérature qui l'accueille, l'investit d'images et de valeurs nouvelles et lui propose un autre regard sur elle-même. Makine se trouve dans l'entre-deux des deux cultures : il crée par son écriture une sorte d'utopie où le temps connaît une autre valeur.

Par la suite, nous nous pencherons sur la question du temps dans l'écriture makinienne. Pour ce faire, il est intéressant de comparer le roman d'Andreï Makine avec ceux de Proust, qui ont des points communs évidents comme l'affirment entre autres Margaret Parry et Ian McCall<sup>7</sup>. De même que Proust, Makine veut dominer le temps qui passe, il voudrait le saisir dans son essence. Mais comment dominer le temps qui suggère que la vie ne soit autre chose qu'une lutte permanente contre lui ? Dans *Le testament français* de Makine, la mort de la grand-mère du narrateur intervient d'une manière inattendue et inacceptable pour le narrateur. Elle est morte avant que son petit-fils ait pu la voir après sa fuite en France. Il s'agit là de la force destructrice, du travail transformateur du temps dans la vie des héros, dans leurs corps, leurs âmes, dans les relations humaines. Pourtant il y a plusieurs conceptions sur le temps qu'il faut considérer pour l'analyse. Selon Bergson, le temps a essentiellement deux visages : l'un est extériorisé, c'est celui qui est mesurable, que la montre nous indique ; l'autre est la durée réelle, c'est-à-dire la durée de certains événements qui ne sont pas mesurables avec la montre, leur importance est pourtant si grande qu'ils survivent dans nos mémoires. Ce deuxième est le temps réel. Alors que Bergson ne distingue pas la mémoire volontaire et involontaire, selon Proust, indépendamment de la mémoire volontaire, il existe une capacité humaine plus riche, c'est l'aptitude d'évoquer des souvenirs à la simple vue des objets connus, à la dégustation d'un gâteau ou à l'ouïe d'un nom connu. Ce processus ne dépend pas de notre volonté, et ne peut pas être commandé non plus, c'est soudainement et par hasard qu'il nous envahit et nous laisse nous réjouir de ces moments. Cependant, dans son étude sur Proust<sup>8</sup>, Gilles Deleuze propose une théorie sur la conception du temps chez Proust qui est opposé à celle que nous venons de présenter. Selon lui, dans le roman de Proust il ne s'agit pas seulement de souvenirs, mais de « la recherche de la vérité »<sup>9</sup>. Deleuze explique la signification de cette recherche : nous avons à faire à un processus d'étude, qui contient des signes qu'il faut interpréter.

---

<sup>7</sup> PARRY, Margaret, « Instants perdus, instants éternels : Makine, le Proust russe de son temps ? », in Andreï Makine, *La Rencontre de l'Est et de l'Ouest*, textes réunis par Margaret Parry, Marie-Louise Scheidhauer et Edward Welch, Paris, L'Harmattan, 2004 ; McCALL, Ian, *Proust's A la recherche as Intertext of Makine's Le Testament français*, *Modern Language Review*, Southampton, vol.100, n° 4, 2005, p. 971-984 [<http://eprints.soton.ac.uk/37845/>] (date de la consultation : le 25 janvier 2007).

<sup>8</sup> DELEUZE, Gilles, *Proust et les signes*, Paris, Presses Universitaires, 1970, p. 7.

<sup>9</sup> *Ibid.*, p. 10.

Cette recherche, cet itinéraire se cache dans l'œuvre makinienne aussi, c'est l'initiation du petit garçon à la culture française, l'histoire de sa formation comme écrivain, que les trois épigraphes du roman signalent :

[...] c'est avec un enfantin plaisir et une profonde émotion que, ne pouvant citer les noms de tant d'autres qui durent agir de même et par qui la France a survécu, je transcris ici leur nom véritable [...]

Marcel Proust, *Le temps retrouvé*

Le Sibérien demandera-t-il au ciel des oliviers, ou le Provençal le klukwa ?

Joseph de Maistre, *Les Soirées de Saint-Pétersbourg*

Je questionnais l'écrivain russe sur sa méthode de travail et m'étonnai qu'il ne fit pas lui-même ses traductions, car il parlait un français très pur avec un soupçon de lenteur, à cause de la subtilité de son esprit. Il m'avoua que l'Académie et son dictionnaire le gelaient.

Alphonse Daudet, *Trente ans à Paris*<sup>10</sup>

Selon Makine, seul l'écrivain a le pouvoir de recréer le temps, de l'anéantir, de le dominer par les mots. Il est le seul à pouvoir transfigurer la réalité, c'est-à-dire de la voir telle qu'elle est. Écrire est un choix métaphysique, une transfiguration, un investissement total. L'écrivain maîtrise le temps qui passe, il doit faire percevoir l'éternel dans le transitoire. Makine veut recréer un temps, comme l'a fait Proust au début du XX<sup>e</sup> siècle. Proust montre dans *Le temps retrouvé* comment l'art réussit à dépasser, à transcender le temps. La littérature est la forme accomplie de l'existence, chez Proust aussi bien que chez Makine. Dans l'interview parue dans la revue *Lire*, Catherine Argand interroge Makine. Les propos de l'écrivain aident à comprendre le rôle du temps dans *Le testament français*. La question est de savoir si on écrit des œuvres, est-il possible de retrouver le Temps ?

Le trouver oui, peut-être, tout simplement. Ce roman [*Le Testament français*] je l'ai porté en moi pendant quinze ans, je l'ai écrit pendant un an et demi et il peut être lu en trois heures. Ne trouvez-vous pas vertigineux ? Il y a des planètes dont la densité est si lourde qu'une allumette fabriquée avec leur matière pèserait six tonnes. Vous ne pourriez pas la soulever. Il y a de matières différentes dans l'univers. Eh bien, c'est pareil avec le temps. Et c'est ce dont la littérature se mêle...<sup>11</sup>

Le temps joue un rôle fondamental dans le roman de Makine dans la mesure où c'est lui qui définit la structure de l'œuvre, son caractère, et son style aussi. Sur un balcon suspendu au-dessus de l'immensité sibérienne, un petit garçon russe, le narrateur du roman, écoute sa grand-mère française, Charlotte Lemonnier lui racontant le Paris de son enfance. Au fur et à mesure que se déroule son récit, la France émerge de la steppe, telle une Atlantide<sup>12</sup>. C'est la France du début du XX<sup>e</sup>, où tout a une autre valeur qu'au temps où le narrateur écoute sa grand-mère lui raconter des souvenirs.

<sup>10</sup> MAKINE, *Le testament français*, p. 3.

<sup>11</sup> ARGAND, Catherine, « Andreï Makine », *Lire*, février 2001 [www.lire.fr] (date de la consultation : le 25 janvier 2007).

<sup>12</sup> MAKINE, *Le testament français*, p. 49.

Et pourtant, le petit garçon fait sien ce continent perdu, la France-Atlantide, cette France des temps jadis, comme il fait sienne « la langue grand-maternelle ». Saison après saison, le narrateur écoute sa grand-mère en aspirant toutes les nouvelles informations, tous les petits détails. Les vieux journaux sortis d'une malle évoquent, entre autres, la visite officielle de Nicolas II et d'Alexandra, chaleureusement reçus par le président Félix Faure.

Charlotte découpe les croquis journalistiques et collectionne ces reflets éphémères de la réalité. Car, elle trouve qu'avec le temps ces moments éphémères acquièrent un tout autre relief, comme les pièces d'argent teintées de la patine des siècles. Charlotte a raison : ces articles découpés de la France du début de siècle aideront l'enfant à se former une image de leur Atlantide. Ce pays n'existe que dans leur mémoire. Or la vérité est disparate, indéfinissable, le cœur a ses « intermittences » selon la formulation de Proust, ses périodes d'oubli succèdent aux éblouissements du souvenir. Makine vit aussi ces « intermittences » de sa mémoire, car la mémoire volontaire s'efface devant la mémoire involontaire qui agit sournoisement à l'insu du narrateur. Makine cherche à élucider une vérité, telle qu'elle se révèle à lui rétrospectivement en remontant le cours du Temps. Le temps passe et ses photos jaunies ne préservent que les moments privilégiés. Makine veut préserver les instants éternels et l'éternité de ces instants en créant ses œuvres. Par son art, il montre le chemin vers le désir de durer, de la lutte de l'Esprit contre la fuite du Temps. Chez Proust ce phénomène apparaît sous le nom d'« effet de cathédrale », qui doit faire entrer en résonance les épisodes symboliques signifiants.

Lorsque le narrateur commence à écrire *Charlotte Lemonnier – Notes biographiques*, les notes biographiques de sa grand-mère, qui deviendra plus tard *Le testament français*, il lui paraît que vivant dans le passé de Charlotte, il n'a jamais ressenti aussi intensément le présent. C'est alors qu'il commence sa lutte contre le Temps. Il voudrait que Charlotte rentre de Russie en France. Puisqu'il ne peut pas encore retourner en Russie à cause des motifs politiques, il doit attendre. Pendant ce temps il aménage pour elle un appartement tel un musée improvisé. Le narrateur sait qu'il doit affronter la course invisible contre la mort. « Car Charlotte était à l'âge où chaque année, chaque mois pouvait être le dernier<sup>13</sup>. » Mais sa mort devient pour son petit-fils, unimaginable. Il est rempli d'une joie inconnue, il est sûr qu'elle ne va pas mourir. Il ne sait pas d'où vient cette assurance sereine, cette confiance étrange. Comme personne ne peut accepter la mort d'un être cher, lui non plus il ne peut pas se réconcilier avec cette idée. Ce sont toujours les instants éternels qui rendent la mort de Charlotte impossible : il n'a pas besoin de le démontrer, de l'expliquer, de l'argumenter. Il sait que ces instants ne disparaîtront jamais. Car la mémoire involontaire évoque la figure de Charlotte à tout moment, chaque meuble antique apporté dans la chambre aménagée à son honneur.

Un des derniers soirs de son attente, le narrateur se surprend à prier. Son destinataire est encore inconnu. Enfin il reçoit la lettre dans laquelle son désir est directement refusé. Ce n'est donc pas le temps qui risque de compromettre son

---

<sup>13</sup> *Ibid.*, p. 318.

projet mais la décision du fonctionnaire. Puis le colis de Charlotte arrive à l'adresse destinée, chez l'écrivain. En ouvrant l'enveloppe il se dit avec un douloureux soulagement que ce n'est pas la décision du fonctionnaire qui a en fin de compte brisé son projet. C'était le Temps. Un temps pourvu d'une ironie grinçante et qui, par ses jeux et ses incohérences, nous rappelle son pouvoir sans partage<sup>14</sup>. Les dernières lignes du roman évoquent la figure de Charlotte. Pour le narrateur, elle est encore et toujours là, sa présence dans les rues assoupies à l'évidence discrète et spontanée, celle de la vie même. On pense toujours à la personne aimée, qui n'est plus et dont les phrases non prononcées nous manquent.

*Le testament français* de Makine veut conserver la mémoire des proches, des personnes aimées et triompher ainsi de l'oubli. À ce propos il convient d'évoquer la conception de Paul Ricœur<sup>15</sup> qui distingue deux sortes d'oublis : l'oubli d'effacement et l'oubli de mise en réserve, ou survivance des images. Le premier signifie l'effacement de toutes les traces, celles dans le cerveau et dans les monuments. Puisque tout ce qui est trace peut être détruit, Charlotte a découpé les articles des vieux journaux pour qu'ils échappent à l'oubli. Mais puis c'est l'expérience inverse : le retour de certains souvenirs nous montre qu'on oublie moins qu'on ne le croit. Tout à coup on retrouve des pans entiers d'enfance, comme dans le roman makinien. Le narrateur se rappelle encore très bien des histoires enfantines et surtout de deux souvenirs.

Le premier souvenir se résume à quelques paroles d'une vieille chanson que Charlotte, sa grand-mère murmurait plutôt qu'elle se la chantait. Le second souvenir ne peut être daté, tant il est loin. Il s'agit d'une réminiscence prénatale, a-t-il cru autrefois. Cette image préservée dans sa mémoire n'est pourtant pas une réminiscence prénatale, venant de ses ancêtres français dont il était très fier, car il y voyait la preuve de sa francité héréditaire. En vérité c'était la promenade avec sa mère, sur le territoire du « camp de femmes ». C'était son tout premier souvenir d'enfance qui se clarifie en lui lorsqu'il devient adulte et lit la lettre de Charlotte. De ce côté, on peut parler de l'oubli de mise en réserve selon la terminologie de Ricœur, lorsque l'on n'oublie pas certaines choses : on les met seulement en réserve, car on ne s'en sert pas chaque jour. C'est une sorte de survivance des images qui restent dans notre mémoire, comme une boule de neige qui grossit à mesure qu'on avance.

Vu de l'Hexagone, la France-Atlantide n'est plus qu'un mirage pour le narrateur surgi de la steppe et engloutie par elle. C'est un fantasme qui, pour ne pas s'effacer tout à fait, a besoin du fantôme de Charlotte. La langue de la littérature, avoue le narrateur, est la seule langue commune dans l'univers qui puisse évoquer la « résonance des instants éternels et exceptionnels » et « l'éternité de ces instants »<sup>16</sup>. C'est dans ce sens que Makine écrit : « seules les œuvres créées au bord de la tombe ou bien d'outre-tombe resteraient à l'épreuve du Temps »<sup>17</sup>.

<sup>14</sup> *Ibid.*, p. 335.

<sup>15</sup> RICŒUR, Paul, *La mémoire, l'histoire, l'oubli*, Paris, Seuil, 2000, p. 536-589.

<sup>16</sup> MAKINE, *Le testament français*, p. 11.

<sup>17</sup> *Ibid.*, p. 310.